

# LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

—Vous m'enlevez une de mes filles, Mathia, c'est mal !  
—La couvée est au complet, maintenant, et bientôt des bras augmenteront la famille. . . . Laissez-moi avoir à mon tour ma fille pour moi seule. . . .

—C'est juste, dit Catherine.

—Je penserai souvent à vous, dit Néra dont le cœur se gonflait.

—Quand partez-vous ? demanda la veuve.

—Demain, dans la journée.

—Soit ! j'ai seulement une prière à vous adresser, à vous, Mathia, et à toi, Néra.

—Dites ! dites ! s'écrièrent-elles ensemble.

—Nous irons faire un pèlerinage à l'endroit où Néra fut trouvée par Jansôme et Sabretache. Si, après avoir visité ce lieu plein de souvenirs pour nous tous, vous souhaitez toujours nous quitter, la route sera libre. Me promettez-vous de m'accompagner là-bas. . . .

—Je comptais déjà m'y rendre.

—Alors, c'est convenu.

On abrégua la veillée.

Le lendemain, le repas de midi fut silencieux. A peine était-il terminé que les jeunes garçons et les jeunes filles se dispersèrent.

—Laissez ici vos paquets, dit Catherine, nous montons au bois, nous en serons revenus à quatre heures et si vous nous quittez. . . .

Elle n'acheva pas et consulta l'horloge du regard.

—Nous partirons dans un quart d'heure, ajouta-t-elle.

Néra demeura muette, appuyée contre la haute fenêtre, regardant avec des yeux obscurcis par les pleurs cette maison hospitalière qu'elle abandonnait sans retour. Jusqu'alors, emportée par un sentiment de jalousie, elle avait vu seulement qu'elle quittait François le fiancé de Rosalie, et une maison où, Claudin revenu, il lui semblait qu'elle n'avait plus sa place. Inconsciemment Mathia l'avait poussée dans une voie d'ingratitude. Cette mère, en retrouvant sa fille chez autrui, ne la reprenait, croyait-elle, qu'à moitié. Elle la voulait toute à elle, et doucement, lentement, elle changea en certitude ce qui se trouvait seulement en germe dans l'esprit de Néra. Celle-ci crut obéir à son propre cœur en suivant des impulsions étrangères. Mais maintenant que l'heure de partir était venue, qu'elle voyait près, tout près, ce qu'elle avait appelé la liberté, son cœur se serrait, les mots s'étranglaient dans sa gorge. Elle repassait dans sa pensée les jours heureux qui s'étaient écoulés pour elle dans cette maison. Elle se souvenait des tendresses de Catherine, de l'amitié de ceux qu'elle appelait ses frères et ses sœurs. Un remords lui traversa le cœur. Elle eut le sentiment de la faute commise, et rencontrant le regard de Catherine, si bon, si rempli d'indulgence, elle courut rapidement à elle, la prit dans ses bras et murmura :

—Pardon ! pardon ! oh ! si vous saviez !

Catherine embrassa avec douceur le front de la jeune fille.

Mathia reparut.

Alors Catherine, affectant une liberté d'esprit dont elle était loin de jouir, dit aux deux femmes :

—Partons !

Toutes trois se mirent en route. Catherine allait la première, d'un pas sûr, rapide ; Mathia la suivait à quelque distance ; Néra restait en arrière, emplissant son regard de l'aspect des choses familières que bientôt elle ne reverrait plus.

On approchait de l'endroit où, dix années auparavant, le bois avait été coupé.

Tout à coup, deux hommes surgirent d'un fossé ; l'un mit joyeusement la main sur l'épaule de Néra, tandis que le second se plantait en face de Mathia.

—Je vous arrête ! dirent deux voix.

C'était Sabretache et Jansôme.

—Offrez-nous le bras, plutôt, fit Catherine, la montée est rude.

Jansôme se rapprocha de Néra.

—Vous me devez bien quelque chose pour vous avoir rapportée à cette brave Catherine, dit-il. Tenez, vrai ! je n'ai guère eu de meilleurs moments dans ma vie, que celui où je vous vis rouvrir les yeux sur les genoux de la mère Pélican.

—Brave Jansôme ! vous avez toujours été bon pour moi.

On voyait les poteaux de bois, mais ce qui surprit la jeune fille,

ce fut d'apercevoir la toiture fleurie du hangar. Elle crut même distinguer auprès, des voix étouffées.

—Nous ne serons pas seules, dit-elle.

—Qu'importe ! répondit Catherine.

Non, les trois femmes ne seraient pas seules à ce pèlerinage, car un couvert élégant se trouvait dressé sous le hangar, et l'on eût dit que dans le fourré une flûte très douce répondait au chant des oiseaux. Puis, tout à coup, des grandes cépées, des buissons d'arbustes, des mûriers sauvages accoururent des jeunes garçons au gai visage, des jeunes filles rieuses, qu'entourèrent les trois femmes.

Marie, Louise, Claudine !

Puis Julien, Vincent, Georges et Claudin.

Enfin, groupés, les mains unies, Cyprienne et Pierre qui portait un galon d'or de plus ; quant à François, il s'avancait lentement à côté de Maxime Vilhardouin.

Néra devint pâle, et s'appuya sur l'épaule de Catherine.

Mathia comprit tout, regarda Sabretache et lui demanda :

—Vous étiez du complot ?

—Parbleu ! nous en sommes tous ! Est-ce que vous croyez, Mathia, que nous allons nous laisser enlever la fleur du village, la fille adoptive de Catherine, quand nous savons que François ne s'en consolerait jamais ?

—François ! vous oubliez Rosalie. . . .

—Je n'oublie rien du tout, regardez et jugez. . . .

François s'était avancé au-devant de Catherine et de Néra et celle-ci avait baissé les yeux sous le regard du jeune homme.

Enfin, celui-ci prit la main de la jeune fille.

—Quand on te trouva ici toute petite, dit-il, nous t'adoptâmes dans la famille, et tu devins notre sœur. Aujourd'hui, Néra, veux-tu entrer chez nous à un autre titre ? Je t'ai toujours tant aimée que j'ai cru mourir de chagrin à la pensée que tu voulais nous quitter. . . .

Néra se jeta dans les bras de Catherine, tendit une de ses mains à Mathia, et laissa l'autre dans celle de François.

La Bohémienne n'hésita pas, elle comprenait que le bonheur honnête était là, et s'adressant à Catherine :

—C'est vraiment aujourd'hui que je vous la donne, dit elle.

Quand le calme se fut rétabli au milieu de ces heureux, le minotier vint serrer les mains de Catherine, et le jardinier se rapprocha de Louise.

Et sous le dôme de cette forêt, témoin de scènes désolées, se célébrèrent les fiançailles de trois jeunes couples. La couvée de la mère Pélican s'augmentait d'oisillons nouveaux.

On passa dans le bois le reste de la journée : vers le soir seulement, la bande joyeuse prit le chemin de la maison du garde-chasse.

Seulement Catherine suivit une autre route : avant de rentrer chez elle, la veuve voulait passer devant la croix de bois marquant la place où tomba Jean Tournil.

Et quand elle se fut approchée de l'endroit même où elle releva son cadavre, elle lui demanda avec des sanglots dans la voix :

—Es-tu content ? ai-je rempli mon devoir ?

Et sa conscience, cette conscience dont la voix semble l'écho du ciel, lui répondit :

—Oui.

RAOUL DE NAVERY

FIN

## UNE VENGEANCE

C'est jour de régates à Port-Navalo (golfe du Morbihan). La mer est belle, le temps superbe. Dans le port sont rangés une vingtaine de bateaux, parmi lesquels deux absolument semblables attirent tous les regards. On dit : "Le prix sera vivement disputé !" . . .

En effet. . . et jamais lutte plus chaude ne fut suivie avec plus de passion.

Au retour dans le port, la poupe de l'un dépasse à peine la proue de l'autre, mais le canon a retenti, saluant le vainqueur. . . . Un sourire de triomphe entr'ouvre les lèvres d'Hervé, le patron de l'*Hiron* à elle, tandis que dans les yeux de Mathurin, le vaincu de la *Marie-Anne*, s'allume un éclair de rage. Debout sur leurs bateaux comme deux puissants, Hervé et Mathurin croisent leur regard. . . . C'en est fait, la haine sépare à jamais ces deux cœurs liés, jusqu'à ce jour, par une fraternelle amitié.

—Ne te trouve jamais sur mon chemin, dit le soir même le vaincu à son heureux rival.

—Et si je m'y trouve, mon pauvre Mathurin, croi-tu que je te cède le pas ?

—Je me vengerai ! rugit l'autre en s'éloignant.

Quinze jours plus tard, Hervé, désigné par son succès, montait à bord d'un bâtiment faisant voile vers la Méditerranée.